

Le petit monde bouge

Cinq ans de fantasme assidu et nous voilà face à face; elle me salue, ses cheveux roux brillent au soleil, j'ai envie d'elle; il faut rester professionnel, je fais un commentaire sur le temps, je serre sa main. Il me regarde avec amour et je ne comprends pas ce qu'il me trouve, l'entrevue est rapide, ponctuée de silences gênés; à midi quand mon bus arrive, je le salue brièvement et disparaiss, la route est longue; à la ville succède la campagne, et je sens le soulagement m'envahir : je ne suis pas faite pour ce capharnaüm, il y en a déjà assez à la maison... la voisine est dehors et bêche les dernières feuilles de l'automne, une poignée de main à travers la haie, elle garde ma main dans la sienne. J'ai cette mauvaise habitude, que je crois seul un aveugle entendrait pleinement, de sonder les lignes des paumes qui s'offrent à mon contact; parfois, c'est mal reçu, parfois, ça crée de folles connexions : je n'oublierai pas l'homme qui, il y a deux ans, m'a fait tourner en pleine rue, alors que je ne lâchais pas sa main, et nous avons dansé; le facteur agite une lettre vers moi, il est pressé et ne prendra pas le thé aujourd'hui, j'attrape la lettre avec cérémonie, et la garde un peu comme ça, tendue entre nous deux, à défaut de pouvoir partager davantage. Je ne sais pas quel âge je donnerais à cette dame; tous les jours où je la trouve dans son jardin, elle m'invite au thé, le problème à la campagne, c'est que les vieilles aiment le thé, et moi je finis mon service avec la vessie pleine à craquer; mais celle-là, elle me fait bien rire, elle a quelque chose de loufoque, je ne saurais pas dire quoi; au bureau de poste je dépose mon vélo, en sortant le patron s'exclame « ah ! voilà *my employee of the month* » et me checke. Il est tout frêle et coincé, mais je l'aime bien, le nouveau, il me rappelle mon fils... il aime pas, mon fils, quand je le checke, il dit que je *joue au jeun's*, et moi je lui réponds qu'il prend de la ride à force de croupir sur son lit; j'ai des courses à faire en ville, je lui dis, il refuse de m'accompagner, tant pis; il fait beau, je roule jusqu'au garage, je l'aime bien la garagiste, elle est toujours la première à me checker.

Çui-là il aime les baignoles, mais il y connaît que dalle, une fois par mois il vient me voir, on rigole bien; il me fait presque oublier que j'suis pas une vraie femme, parce que j'ai jamais eu d'histoires, et quand il me r'garde j'ai des drôles de trucs dans le ventre, comme quand l'autre là... mais non, il était vissé sur sa rouquine, faut que je l'oublie maintenant, on a baisé trois fois, c'est pas ce qu'on appelle une histoire; d'ailleurs la rouquine, je la croise de temps en temps, elle a l'air triste; putain, si elle savait ce que ce mec est prêt à faire pour elle, il s'est même démerdé pour être pris dans la même boîte, ça me déprime; dans la boutique un flic attend, je l'ai pas vu arriver, il me dit bonjour mademoiselle — heureusement, çui-là dit pas 'madame' —, il a quelques questions à poser, j'lui serre la main mais le cœur y est pas, je sais ce qu'il va dire. Un coup d'œil et un bonjour me suffisent à déterminer que cette femme correspond totalement au profil de son frère : vulgaire, agressive, et probablement alcoolique, à en juger par la bière posée sur le comptoir; elle expédie mon interrogatoire avec nonchalance; « on m'a déjà posé tout'ces questions hein, lâchez-moi la grappe maintenant, j'sais pas où il est » je note consciencieusement chaque mot dans mon carnet, en lui précisant qu'elle risque de comparaître pour obstruction à la justice; je fais ma sortie sur cette annonce, ça fait toujours son effet, mais elle me laisse partir, c'est une tête dure; je m'assois au café, le serveur me sert une tasse et sursaute quand ses doigts m'effleurent. J'ai peur de ce flic : à chaque fois qu'il entre dans le café, j'ai l'impression d'avoir quelque chose à me reprocher; il est pas humain, il grignote ton âme en même temps qu'il la sonde, et tous tes secrets deviennent des crimes, par exemple, il sait que je suis pas trop abricot et plutôt banane, et ça lui plaît pas; mais faut arrêter d'être parano, c'est la première étape du coming-out, d'après mon chéri; je vais sortir les poubelles pour me donner une contenance; un homme est en train de fouiller dans ma benne; il a peut-être

une cinquantaine d'années; mon premier réflexe est de le tirer hors de la benne par la manche, en criant « Eh ! ». Le petit serveur a pas l'air content, il garde mon bras fermement serré; « vous foutez le bordel dans mes poubelles ! », je ne réponds pas, son expression s'adoucit quand il se rend compte que c'est pas si grave, et il me demande ce que je fais; « je cherche à manger, et vos poubelles c'est les plus propres du quartier »; il lâche mon bras avec un petit rire; « venez, je vous offre le café » et il me fait entrer; au comptoir y a un flic, il me toise, je bois mon café cul sec et remercie le serveur; je marche au hasard, ça caille malgré le soleil; après le boulevard, je parviens sans le vouloir à cette fameuse rue; la rue où j'ai dansé, la rue où j'ai aimé, la rue où une minute m'a semblé une vie, avec cette femme contre moi; j'ai jamais cherché à comprendre ce qu'il s'était passé ce jour-là; juste une étincelle qui a vibré entre nous, puis elle a disparu; et depuis deux ans, je suis toujours ramené ici, mais c'est pas grave, d'avoir juste ce souvenir ça me suffit; je descends vers le pont, un petit punk s'est installé y a pas longtemps, il est sympa, son chien un peu moins; il me serre la main vigoureusement.

« Les flics me cherchent », je dis à mon nouveau pote; « oh tu sais, les flics ils cherchent tout le monde », il me répond; « non mais ils me cherchent vraiment, ils sont allés voir ma soeur, j'ai fait une connerie »; je sais pas pourquoi je lui dis ça; je crois que j'ai besoin qu'il me protège, j'sais pas, qu'il fasse quelque chose, il a l'air rodé, lui; il soupire : « écoute, petit, la règle numéro un ici c'est qu'on parle pas de nos conneries, et qu'on se balance pas les uns les autres; pigé ? donc t'inquiète, tu crèches ici, de toute façon les flics viennent pas mettre leurs pieds dans la merde »; il a l'air sérieux, alors je réponds pas; tant que je suis bien planqué ici, on peut dire que tout va bien... il me reste un peu de sous, je vais acheter des clopes pour partager avec lui; je lui laisse mon chien cinq minutes; le mec du tabac a l'air d'un vieux pirate; il flashe sur mon tatouage d'ouroboros et relève sa manche : « putain mec, on a le même ! » et colle son bras au mien pour comparer. Je m'étais tatoué l'ouroboros pour mes trente ans, et le pentacle pour mes quarante; quand tu te tatoues, t'as un plan, conscient ou pas : je dis au revoir à mon frère d'encre et je me mets à vider les cartons; l'ancien propriétaire n'avait vraiment pas le sens de l'organisation, mais je crois que j'ai trouvé un agencement optimal; je vais bientôt fermer, mais rien ne presse, j'aime bien les dernières minutes de la journée parce que les clients arrivent rougis par le froid, en balbutiant, « vous êtes toujours ouvert ? » dans la crainte de s'être déplacés pour rien; c'est typiquement cette crainte qui brille dans les yeux de la dame qui vient de passer la porte, sa robe est rose et froissée, elle hésite à s'avancer jusqu'au comptoir; « toujours ouvert pour vous, ma p'tite dame », et je lui demande ce qu'elle souhaite; « le journal s'il vous plaît, mais, l'ancien propriétaire n'est plus là ? »; je réponds que non, il travaille en entreprise maintenant, et « madame, vous êtes ma seule cliente à lire le journal à 19 heures ! »; elle sourit et ne répond pas; elle me remercie, me demande de passer le bonjour à l'ex-propiétaire si je le croise, et me serre la main avec toute sa douceur de femme entre deux âges. Je n'avais pas prévu d'aller en ville aujourd'hui, mais quelque chose m'y a poussée; peut-être un simple besoin de chaleur humaine, comme je n'ai pas pu papoter avec le facteur ce matin; je marche et, lorsque je passe devant le café du boulevard, un visage m'arrête; il est au comptoir, l'air maussade, il attend le serveur, je pousse la porte et m'assois à deux chaises de lui, je me sens ridicule, j'ai le souffle coupé et j'intercepte le serveur qui revient de l'arrière-boutique : « un thé s'il vous plaît », je chuchote, et le serveur me tapote doucement la main comme pour me dire « j'arrive ». Le gars des bennes est revenu pour me demander s'il pouvait continuer à fouiller dedans, à condition qu'il foute pas le bordel; j'ai accepté, après tout pourquoi pas; il est resté là tout l'après-midi, je crois qu'il m'aime bien; à part lui, le café est vide, une femme vient d'entrer et paraît essoufflée, je me sens chaleureux aujourd'hui, comme si cette histoire de poubelles avait réglé

quelque chose en moi, quelque chose de solidaire, mais plus encore; je lui sers un thé, elle ne le boit pas tout de suite, mon nouvel ami tourne la tête vers elle et la fixe; il a l'air stupéfait; je suis la scène du coin de l'œil, tout en lavant mes verres, il s'assoit près d'elle et tout se passe dans leurs gestes, ils ne disent rien, ils se touchent le visage, les mains, comme des singes, et le silence qui s'installe dans le café, sous les lumières blanches, est électrique.